

telling is reinforced by Stephen MacCallum's muted illustrations that reflect the mood of old, comfortable Belle: they remain steady and calm (never flashy) despite the tension. The story, the illustrations, and the meaning move in unison, working from and to tradition. Many children surely will claim this story, embracing it as their own because it speaks to them in a manner they know and recognize as traditional through its evident humanity.

Carole Carpenter, a folklorist, is Professor of Humanities at York University, specializing in childhood culture and children's folklore. Current Director of the Robarts Centre for Canadian Studies, she is widely published on Canadian folklore and children's culture.

UNE RÉÉDITION QUI S'IMPOSE

Sylvette sous la tente bleue. Paule Daveluy. Montréal, Québec/Amérique, 1993, collection "Titan Jeunesse". Broché. \$7.95. ISBN 2-89037-662-1.

Le roman de Paule Daveluy est la reprise de l'édition de 1964. Dans des notes préliminaires, l'auteur se dit surprise de l'intérêt de certaines chercheuses universitaires pour ce récit; elle s'est cependant laissé convaincre de faire une nouvelle "mouture de l'original" tout en se rendant bien compte que celui-ci était lié à son époque, à une "religion omniprésente", à un féminisme "pour demain". En fait, il me semble que Paule Daveluy a un regard assez juste sur la distance entre le contexte exposé dans son roman et celui des jeunes d'aujourd'hui, quand ce ne serait, il faut malheureusement l'avouer, que de l'importance accordée à la culture classique (pièces en alexandrins que les élèves doivent mémoriser, fascination pour les auteurs consacrés); ce bagage intellectuel va de pair par ailleurs avec un certain esprit "colonisé", comme en fait foi l'admiration automatique, béate de l'héroïne devant des "comédiens français de passage"; Sylvette, à la fois vedette de troupe paroissiale et professionnelle, demeure un peu trop "petite fille de pensionnat". Ses idoles ne sont-elles pas démodées? Son "prince charmant" l'impressionne par son "raffinement", par sa rhétorique de charmeur au romantisme passablement désuet. Egalement, le ton du roman se distingue de celui qu'on trouve en général dans les romans québécois contemporains pour la jeunesse. Il ne réussit pas à avoir ce piquant, cette familiarité fantaisiste auxquels nous ont habitués, entre autres, les narrations de "La Courte Echelle". Par ailleurs, l'âge de Sylvette, 18 ans, ne semble pas correspondre à la grande ingénuité dont elle fait preuve. Pour tout dire, Sylvette paraît parfois davantage cousine d'Emma Bovary que des jeunes Québécoises des années 90. Des jeunes de son âge, ou d'un an de moins comme son frère cadet Gilbert, accepteraient-ils d'aussi bon gré d'être séparés de leurs amis trois longues semaines pour faire du camping en famille? Ce voyage constitue le centre du récit: Germain Forest, veuf, propose à ses enfants Sylvette, Gilbert et Michel, un bambin de six ans, trois semaines en Gaspésie en compagnie

également de sa fiancée (autre concept assez étranger à notre époque) Geneviève. Le premier but de cette excursion (qualifiée souvent d' "expédition", ce qui lui donne un tour plus excitant) est de permettre à ses enfants, et en particulier à son fils Gilbert, hostile à sa future épouse, de mieux la connaître et l'apprécier avant le mariage et la cohabitation définitive. Mais en fait, le mérite du voyage ira bien au-delà de l'amélioration des communications avec Geneviève. Paule Daveluy, et c'est là l'intérêt de son roman, propose un récit d'apprentissage, d'initiation à la vie. Sylvette retiendra des leçons essentielles au cours de ce périple: tout ce qui brille n'est pas or; s'il est normal d'avoir peur dans des situations dangereuses, l'angoisse irraisonnée doit être maîtrisée; la crainte de l'inconnu n'est que du temps perdu, un vain empêchement au plaisir de vivre; et surtout n'est-il pas essentiel de savoir ce que l'on veut, où l'on va et ce que l'on est? C'est sur ce constat que se termine le récit. Ces "leçons" sont illustrées à l'aide d'expériences-chocs dans lesquelles la nature et la femme-guide ou mère (dont le substitut est Geneviève) joueront un rôle de premier plan. C'est Geneviève, ex-amoureuse dupée d'Eric Landreville, un comédien vedette rencontré par hasard en Gaspésie, qui permettra à Sylvette de s'ouvrir les yeux sur les qualités réelles de ce "Viking de pacotille". Mais l'éblouissement passager lui aura fait perdre l'affection de son copain Jean-Pierre venu la rejoindre en Gaspésie sous prétexte d'assister au spectacle du *Songe d'une nuit d'été* au Centre d'Art de Percé. Or, ce Jean-Pierre, dont Sylvette s'était momentanément désintéressée, s'avère un homme beaucoup plus courageux et valable qu'Eric puisqu'il n'a pas hésité à faire taire sa peur pour aider des villageois à fuir leur région dévastée par les feux de forêt. Ainsi les belles paroles d'Eric Landreville ne pouvaient se mesurer au geste généreux du jeune Jean-Pierre. Mais celui-ci, qui s'est vu un temps mis à l'écart par Sylvette, n'est pas prêt à reprendre son rôle d'amoureux tenu à distance. Cette leçon servie à Sylvette est peut-être la plus cruelle en même temps que la plus réaliste: la vie ne permet pas toujours de se reprendre, de revenir en arrière; il faut savoir non seulement faire les bons choix, mais les faire au moment où ils sont toujours à notre portée; les attermoissements peuvent entraîner des dommages irréversibles; nous ne sommes donc pas parfaitement maîtres de notre destinée.

La nature constitue un personnage omniprésent dans le roman. Elle est une "initiatrice" extraordinaire: les éléments, feu, tonnerre, éclairs, vents apeurants, sont des forces au sein desquelles il faut apprendre à survivre. Dans le versant opposé, bien sûr, les splendeurs de la nature gaspésienne, falaises, mer, levers et couchers de soleil, îles d'oiseaux (le lecteur sera ravi de revoir le défilé des villages, des paysages évoqués dans ce récit avec précision) font vivre de telles joies que celles-ci compensent amplement les dangers éventuels. Certains personnages secondaires, tel Paul, l'ami de Jean-Pierre, feront saisir également d'autres "messages": le besoin de se trouver une identité non seulement individuelle, mais collective. Car Paul est fasciné par le groupe des jeunes artistes contestataires du Centre d'Art, préoccupés de questions politiques et sociales. (Encore un autre aspect qui marque le récit dans son époque d'édition

originale: le Centre d' Art de Percé était durant les années 1960 un lieu de refuge et de discussion pour de jeunes gauchistes indépendantistes.) Paul dit "avoir découvert le Québec" et songer à se joindre à ce groupe de jeunes révolutionnaires.

Enfin, ces thèmes, universels ou ancrés dans la réalité politique québécoise, ne peuvent que susciter une saine réflexion chez les jeunes des années 90. La structure du roman est astucieuse, intéressante par ses effets de dédoublement: avant le départ pour la Gaspésie, la troupe amateur de Sylvette et ses amis répétait *Le Songe d'une nuit d'été*; c'est cette même pièce qui sera jouée par des comédiens connus à Percé; Sylvette répète son rôle sur la grève de Percé avec d'autant plus de fougue qu'elle est attirée par l'un d'eux; elle remplacera à la dernière minute, une actrice malade; Eric, qui contait fleurette à Sylvette aux entractes, portait encore le maquillage, sinon le *masque* de son rôle. Enfin Sylvette dit avoir eu "l'impression de vivre un rêve, *le songe d'une nuit d'été*".

Maryel Archambault, spécialiste en littérature québécoise, va bientôt publier un ouvrage sur l'Avalée des avalés de Réjean Ducharme.

POUR UN IMAGINAIRE AFFRANCHI DE LA RECTITUDE POLITIQUE

Ludovic. Daniel Sernine. Saint-Lambert, Les Éditions Héritage inc., 1992, (Échos, Niveau II). 381 pp. 15,95\$ broché. ISBN 2-7625-7144-8.

Réimpression d'un roman qui lui avait valu d'être finaliste, en 1983, au Prix du Conseil des Arts en littérature de jeunesse, *Ludovic* se veut une époustouflante aventure dans l'univers médiéval des chevaliers et des princesses, des magiciens et des dragons, des guerriers et des monstres. Fidèle à la typologie traditionnelle du roman d'aventures, Daniel Sernine opte ici pour une narration axée presque exclusivement sur l'action et le mouvement; le geste y prime nettement sur les descriptions ou sur la psychologie des personnages:

Le soleil se couchait quand le poète arriva à l'abbaye de Saint-Corustin, construit à l'écart sur une butte qui dominait une lande peu habitée. Taciturnes, les moines lui offrirent un repas frugal et un gîte pour la nuit.

Le jeune homme fut tiré de son sommeil par des cantiques qui lui parurent venir de loin. Intrigué, il se vêtit, quitta sa cellule et [...] (p. 32)

Jamais plus n'interviendront dans ce récit ces mystérieux moines d'une abbaye tout aussi secrète; cet emploi d'actants extérieurs et afunctionnels abonde dans *Ludovic*. Poète enchanté par une pendule magique, Ludovic Bertin, héros malgré lui, se trouve donc ramené à ces temps passés où les chevaliers avaient comme devoir vital de libérer les belle princesses prisonnières d'affreux méchants. Après un court voyage sur le vaisseau Oneiros, il se retrouve au château de Cormélión, où la merveilleuse Ligélia vient d'être brutalement enlevée par le Chevalier Pourpre; entraîné par un destin qui le subjugué, Ludovic part à sa recherche, assisté d'une licorne immaculée, d'une épée magique